

Mais non ! des nouveaux rois voici passer la liste ;
Rengaine ton discours et le mets à la piste
Quant on peut être pape, au diable l'évêché !
Dépêche-toi : le trône est au premier perché,
Escalade, retomba et reviens à la charge ;
Parbleu ! pour un de plus, la place est assez large !

Eh bien ! mon brave, es-tu satisfait cette fois ?
Victoire ! te voilà grimpé sur le pavois !
Mais le pavois n'est plus en ce temps de tourmente
Qu'un couvercle tremblant de marmite écumante ;
Il va sauter sous toi, si tu n'éteins le feu ;
On te l'avait bien dit que c'est un vilain jeu !
La flamme, par tes mains éveillée, est grande ;
De proche en proche elle est devenue incendie.
Vois-tu Raspail, Blanqui, Louis Blanc et Proudhon
A ton feu de copeaux allumer leur brandon ?
Entend-les tous souffler au monde leur menace,
Ceux qui veulent changer la pauvreté de place,
Ceux qui veulent servir Platon par Guillotin,
Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent enfin !
Ecoute sous tes pieds, bel allumeur de mèche,
Bouillir tout ce qui souffre et tout ce qui travaille.
Les brutes et les fous, les pauvres, les bandits,
Les bons et les mauvais, le bouge et le taudis.

Lâche sur le brasier ton robinet d'eau tiède :
Asperse tardive ! inutile remède !
Le trouble te reprend ce qu'il t'avait conquis ;
Ton heure est arrivée : allons, saute marquis !
Ton règne n'aura pas été long, mais l'histoire
L'a cependant inscrit au livre expiratoire.
Ta chute servira de juge à la grandeur,
Et de l'enseignement s'étendant la profondeur,
Nos arrière-neveux... Mais hélas ! quel exemple
Profitera jamais à l'œil qui le contemple ?
Nos arrière-neveux, oubliant les dégâts,
Pour régner comme toi se feront avocats.

Laroché-Sanglars octobre 1850.

Huile AUGIER. (Constitutionnel.)

MORALE.

ŒUVRES POSTHUMES DE SIMON DE NANTUA,

recueillies

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE ;

LA BONTÉ DE SIMON DE NANTUA.

(Suite.)

Je connais, ami lecteur, deux choses que les riches ne peuvent pas acheter avec de l'or, et qui font la richesse, ou du moins la consolation du pauvre, quand il sait les mériter ; ces deux choses sont : l'estime et l'affection des gens de bien. Ayant eu le désir de me procurer ce fonds précieux, j'ai recherché avec soin les moyens de l'acquérir, et je suis parvenu à reconnaître que la sagesse attire l'estime, mais qu'elle ne suffit pas seule pour concilier l'affection. Celle-ci, à ce qu'il m'a paru, ne s'accordent qu'à la bonté : car on n'aime bien et longtemps que ceux qui sont capables de le rendre ; et pour être capable d'aimer, il faut être bon. Il y a gros à parier qu'un homme qui n'a pas d'amis n'a lui-même aimé personne, et que son cœur n'a pu répon-

dre à son cœur sec et insensible : car on ne saurait vous serrer la main, quand vous ne présentez qu'un doigt ; si la greffe est desséchée, l'arbre ne lui donnera pas de sève, et ne s'attachera point à elle ; et pour coller solidement, il faut enduire les deux pièces.

Tout en faisant ces réflexions, je suis descendu au fond de moi-même, afin d'examiner si j'avais de quoi me faire des amis, et surtout les conserver. Il m'a semblé qu'au total j'étais un assez bon diable, malgré ma part de défauts ; et cela m'a couré une grande joie, de sentir que je voulais du bien à autrui, et que je ne voulais de mal à personne, que j'avais de l'affection dans le cœur, et qu'ainsi je pouvais compter sur le bonheur d'être aimé. Cet examen, en même temps, m'a procuré l'avantage de me faire découvrir quelques travers à corriger, de dérouler devant mes yeux une série de devoirs très-doux, et de mieux développer en moi les bons sentiments que j'ai pu y trouver. Quand on fait un inventaire on se débarrasse des ordures, et l'on règle pour le mieux l'emploi de ce qui peut servir.

Peut-être me saurez-vous gré de vous mettre dans la confidence de mes découvertes. Si elles vous sont utiles, je ne vous en demande pas d'autre prix que d'augmenter le nombre des honnêtes gens dont l'affection et l'estime sont pour moi le plus précieux de tous les biens.

La première réponse de mon cœur, quand je l'ai interrogé sur ces devoirs, en même temps que sur ses affections, a été celle-ci : *Ton père et ta mère !* J'ai senti que ces mots le faisaient battre fort, et j'ai été content. Oui, oui, me suis-je dit, il y a là dedans tout ce qu'il faut : respect, reconnaissance, amour et confiance. Oh ! Simon, tu ne peux oublier jamais ce que tu leur dois : le bienfait de la vie, les soins donnés à ton enfance ; les sollicitudes, les fatigues, les veilles de celle qui t'a mis au monde et nourri de son lait ; l'indulgence, le zèle de celui qui a travaillé pour t'élever et pour préparer ton avenir ; l'éducation que tu as reçue de lui, et les exemples qu'il t'a offerts. Oh ! Simon, tu te souviendra toujours qu'il y a dans ces mots, *piété filiale*, quelque chose qui indique que ton père et ta mère représentent Dieu sur la terre, et qu'il faut les honorer, les servir, leur obéir. Ils deviendront vieux, infirmes ; alors tu veilleras sur eux, tu les soulageras, tu travailleras à ton tour pour fournir à leurs besoins. Eussent-ils des défauts, tu ne les verrais pas ; et si d'autres s'en avisaient, tu saurais les excuser, tu attirerais sur eux le respect, en te rendant toi-même juste et respectable ; car le fils vertueux est un voile jeté sur la nudité du père, un bouclier qui protège la faiblesse de la mère. Quand le fleuve coule bien transparent et pur sur les beaux cailloux polis, il fait honneur à la source et l'on ne s'enquiert pas si elle fut claire ou trouble.

Rappelle-toi, Simon, me dis-je encore, que tu es fait autrefois quelques sots rêves d'ambition ; si le hasard réalisait une de ces folies, et te donnait un jour une condition plus brillante, songe alors qu'elle doit te servir à mieux honorer ton père, et non point à rougir de lui. Les fils qui rougit de l'humilité de ses parents se déshonore soi-même : car il se proclame ingrat, orgueilleux, indigne d'une meilleure fortune ; et cela sans y rien gagner, car au moment où l'annon veut se donner des airs de poulain, on l'attrape par les oreilles, et on remet sur son dos le bat qu'il est pour porter.